

Ruptures (Penser à partir)

Annie Gaudreau

Volume 42, Number 1 (247), February 2000

Sur un plateau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32645ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaudreau, A. (2000). Ruptures (Penser à partir). *Liberté*, 42(1), 89–96.

ANNIE GAUDREAU

RUPTURES

(Penser à partir)

Depuis que je suis ici — cinq ans et demi et autant de déménagements — je n'ai connu que des planchers usés qui craquent la nuit. Des salles de bains défectueuses. Des arrière-cours à l'abandon.

J'en ai assez de cette agitation oiseuse. J'en ai assez du bruit. J'ai envie de fleurs à bulbes. Remplacer les saletés de ruelles par l'horizon bleu.

J'ai longtemps repoussé l'idée de partir. Refusé la translation forcée vers l'est de la ville où l'on vit à bas prix avec ceux qui, comme nous, manquent de liquidités. C'est bien plus qu'une rumeur maintenant : le quartier offre plus à vendre qu'à louer. Les courtiers immobiliers n'en finissent plus de planter leurs écriteaux obscènes devant les cottages rénovés, nous priant gentiment de circuler.

Je partirai comme tous ceux qui en ont assez. Puisque je me débats pour rien. Douloureusement seule à affronter les proprios frileux qui me regardent d'un mauvais œil. J'ai moins de trente ans et un boulot aléatoire. Sur leurs fiches d'enquête de crédit, je laisse des blancs. Je mens.

Je suis locataire. Je vis en location temporaire. Mon avoir tient dans une petite camionnette. J'ai des livres qui

commencent à jaunir et ma vingtaine d'années. J'ai un refroidisseur d'eau, trois séchoirs à cheveux, une bibliothèque en pin fabriquée des mains de mon père. Je ne possède visiblement pas les bonnes choses.

J'ai pour voisins quelques petits bourgeois que j'envie. Émigrés de la banlieue, ils redécouvrent la vie urbaine après une carrière d'absence. Je voudrais arriver à ne plus les voir, ceux-là qui exsudent le bonheur.

(Spéculer)

Un bar vaguement country qui n'attirait plus que les retraités ferme ses portes. Des hommes qui savent flairer la bonne affaire ont acheté la baraque et l'ont rénovée aussitôt. Ils ont repeint les murs, remplacé le mobilier, embauché des filles blondes et garçons qui ne savent pas sourire. Ils ont créé une ambiance, un concept. Une faune atypique et prévisible fait la file pour y être vue les jeudis, vendredis et samedis soir.

Je suis fatiguée des changements, de l'artifice et du clinquant. J'ai vu des dizaines d'endroits à la mode dépérir au bout d'une saison. J'ai vu des commerçants s'essouffler et déclarer faillite prématurément. Tant de soldes d'inventaire attristants. Je n'arrive plus à me souvenir de tous ces commerces convertis en de toujours plus semblables magasins de futons. Je n'ai pas de photos de ces époques qui durent six mois. Je les confonds l'une à l'autre, les emboîte dans ma mémoire où les années sont troubles.

Je n'ai plus envie de ça. Tout m'est insupportable et j'appréhende ce qui s'en vient, ce qui déjà s'installe en douce. Je me fâche par en dedans, en criant dans ma

manche pour étouffer le bruit. Je pense à ce que je devrai faire pour rester dans la course, pour conserver mon petit espace désuet. Je me mets à détester violemment les vitrines criardes conçues pour plaire ; elles m'écrasent de la fatigue qu'elles ne montrent pas. Tout ce que je voudrais dire, c'est que je ne veux plus de notre maison sans lumière.

Souviens-toi, il y a eu des jours sublimes, il y en a moins maintenant. On a eu des vertiges et on a perdu la tête assez souvent. Des moments savoureux que l'on mâchait, consommait, avidement, de peur que ça ne se produise plus jamais, ni ici ni ailleurs. Une communion franche à placer tout en haut de notre liste des meilleurs souvenirs. Il y a eu des dimanches matin ensommeillés et des jeudis soir frénétiques. Des parties de billard interminables et des films à écouter en pyjama. Des déjeuners où l'on vidait plusieurs cafetières entre colocataires.

Aujourd'hui j'ai les yeux pleins d'eau, rien que d'être là, entraînée par le courant des passants paradant sur le trottoir. Des visages surgissent d'un rêve lointain et vieux comme le monde. Je voudrais prendre note de ça pendant que je suis parmi vous. Tandis que je vous frôle encore à chacun de mes pas. Écrire ce que je sais de vous et ce que je ne saurai jamais. Écrire que le temps est blanc parfois sans devoir m'expliquer.

(Déménager)

Je ne prendrai aucune décision. Elle viendra à moi, simplement, comme si c'était la seule chose à faire. L'espace d'un café, le temps de boire une petite tasse. Je saurai ce qu'il me reste à faire. Quitter au plus vite, au galop.

Pour seul souvenir, j'emporterai un collage de ce que j'ai vu ici : des images introuvables qui durent une seconde. Un récit qui se cogne partout, à vos patins à roues, à votre main tendue au nom de la charité, aux paillettes sur vos yeux le soir. Des petits personnages communs et des légendes vivantes. Je pourrai regarder le collage de tous les côtés, le lire à l'envers en cherchant un dénouement. Il n'y aura pas de fin, il n'y aura que des suites possibles que je ne connais pas.

Je voulais vivre ici longtemps, m'enraciner. Ce n'est pas ainsi que ça se passe. Je ne peux rien contre la force des choses. Je sais maintenant que je partirai, pas tout de suite, bientôt. Je crains d'en avoir le cœur serré, je repousse les adieux car, lorsque je quitterai, je ne pourrai plus revenir. Je ne pourrai pas être passante ici, venir en vacances et repartir avec des sacs. J'ai trop aimé ici, aimé tout ce qui était chez moi. Je ne comprends pas comment ç'a pu arriver. « Comment ç'a pu arriver », on dit ça sur le seuil de la porte juste avant de descendre l'escalier. Tout haut ou bien pour soi, on le dit jusqu'à ce que les mots ne soient plus que des sons. Du bruit.

Quand le temps sera venu, je couperai mes ongles. J'aurai besoin pour cette corvée de mes ongles courts et carrés. Emballer des boîtes qui avaleront les objets que nous avons accumulés ici : la vaisselle dépareillée, les livres, les photos dont on ne fera jamais d'album. Toutes ces images que l'on n'aura pas mises en ordre. Une histoire décousue. Dans les boîtes, l'histoire d'ici ; des histoires qui n'étaient possibles qu'entre ces murs. Les longues soirées et le vin qu'on a bu dans la cuisine orange, sur la rue Henri-Julien près de Mont-Royal.

Tout se passera dans le calme. J'irai prendre un café dans un endroit où on peut passer des heures. Je resterai des heures. À me convaincre que le temps est venu. Je regarderai la pluie tomber et goûterai toute la violence de chacune des gouttes. Je serai seule à me perdre dans cette ondée. À ne rien faire pour m'en sortir. Je prendrai ma veste, laisserai un bon pourboire. Je m'en irai pour de bon.

Je vous regarde avec obstination (collage pour emporter)

Je suis calme ce soir. Je ne demande rien de plus que ce calme. Je ne fais qu'écouter autour et ça me suffit. J'entends une discussion — à moins que ce ne soit une chanson lente. Des portières de voitures se ferment au loin. Une camionnette roule trop vite dans une rue étroite. Un murmure de vie. Un climatiseur. Les noirs aboiements d'un doberman. Tout résonne : le vent tourne à la pluie.

Les voisins d'en face ont un bon emploi dans le marketing. Ils portent des vêtements griffés et stationnent leur BMW devant ma porte. Leur enfant semble doué comme la plupart des enfants de ce quartier. La fin de semaine, la famille prend le temps entre ses doigts : taille l'arbuste, le carton ou le contreplaqué acheté chez le quincaillier. Ils coupent ensemble les légumes dans la cuisine qui sent les olives.

Une adolescente piétine tous les jours les six mêmes carreaux du trottoir. Elle attend sous la fenêtre d'une vedette du petit écran. Elle attend des heures, sous la pluie, sous la neige. Elle attend avec des ballons à la main, des fleurs, des magazines prêts à autographier. Elle ne se fatigue pas, elle a un amour patient. Elle a acheté un chien qui a de grands yeux mouillés pour attendre avec elle.

Je n'entends rien. Des silhouettes sans voix dans l'épaisseur de la vitre. Leur paraître cloisonné dans ma fenêtre à carreaux, comme pris au travers. Les interprètes du quotidien culbutent sur ma feuille à écrire. Je n'entends pas leurs mots feutrés ni qui ils sont, à cause du silence opaque entre nous.

Un homme fait du couscous pour ses deux fils. Il a de nombreuses plantes accrochées au plafond de son salon beige. Parfois il hausse le ton, il perd un peu patience. Il fume des rouleuses pour se détendre. L'homme voudrait prendre des vacances, s'enfuir loin des enfants pour quelque temps. Trouver un job.

Je passerais ma vie à regarder mes voisins. À noter leurs gestes sans les comprendre. J'utiliserais de longues années à ne faire que ça.

La belle vingtaine sans le sou et un frigo à température. Leur chaîne stéréo est cassée. Ils aiment discuter des avantages de leur quartier sur la banlieue. Ils y croient dur comme fer puis rêvent de mieux, de cette même banlieue qu'ils tournaient en ridicule plus tôt. Ils se couchent tard sans jamais trouver de conclusions qui vaillent aux discussions mille fois reprises. Le dimanche, ils dorment ou préparent du ceviche.

« Home Sweet Home », dit l'homme. Il a vu de grandes villes. Il cherche dans sa tête... New York, San Francisco. Il raconte cela en anglais, ne s'adresse à personne. De petits événements comme celui-là arrivent fréquemment dans l'autobus 55 qui remonte Saint-Laurent. Des gens parlent tout seuls et tout haut pour être certains qu'on les entende. Les passagers font semblant de ne pas écouter mais écoutent. « Home Sweet Home », répète l'homme.

Du fond de la cour, j'entends *l'Hymne à la joie*. Quelqu'un le fait jouer à répétition. Il faudrait que je lui parle de quelque chose. Je mets une pièce de Thelonious Monk pour enterrer cette fausse joie rose, cette joie immonde qui me blesse de partout. Puis je n'entends plus rien, le mélange d'aucune musique.

Il a un vélo rouillé qui grince quand il freine. Un caisson en plastique Natrel accroché derrière le siège. Il est livreur pour une petite épicerie. Il vit à pourboires, en déficit continu. Il casse son français pour m'expliquer qu'il n'a plus l'endurance d'autrefois, qu'il se fatigue plus vite. Autrefois, ça veut dire dans son pays. Autrefois, il a payé ses études en livrant le beurre à bicyclette ; il a payé ainsi son voyage en Amérique.

Le chien jappe au rez-de-chaussée. La voisine du dessus marche avec des souliers à talons. Du mur mitoyen j'apprends que quelqu'un prend une douche. De l'autre côté, le silence des briques.

Son appartement est l'entrepôt des rêves qu'elle ne réalisera pas. Ses cinq pièces et demie ont quelque chose de contrefait. Un lieu aseptisé, de ceux que l'on voit dans les magazines féminins. Elle ferait tout pour oublier qu'elle est moche. Elle a les disques qu'il faut avoir écoutés. Sort dans cet endroit dont tout le monde parle. Elle rencontre toujours les mauvais garçons qui n'arrivent pas à saisir qui elle est au fond. Elle n'a pas d'opinion propre. Elle boit du porto.

Il a un chien et se tient devant la pharmacie, le poste convoité, juste en face de l'église. Quand il fait froid, il s'enveloppe avec le chien dans une couverture de laine tachée, brune et trouée. Il se force pour imaginer qu'ils ont chaud. Une main dépasse de leur abri désolant. Une

main gercée aux ongles noirs. Ils sont là pour des heures. Ils deviennent transparents.

L'été dernier, une violoncelliste usait les heures de la matinée à jouer sur ses cordes. Sa musique entraît chez moi et j'imaginai leur corps à corps. La peau et le bois qui se comprennent parfois, le temps de se perdre ensemble, dans le vide de l'instant. Au courant de l'hiver, la violoncelliste a eu un bébé. Sa musique est différente.

Le pourtour écaillé de la fenêtre et ses coulisses de pluie. La seule image qui vaille, celle qui les contient toutes. Une jeune femme grelotte dans son atelier improvisé. Elle écume et sa rage et sa peine. Elle bricole des phrases, elle y croit un mot sur deux. Un dictionnaire pour accouder, elle se livre à une tâche qui l'effraie. Pendant des journées entières elle ne bouge pas. Elle occupe l'hiver.